



Fabula / Les Colloques
Vigny poète

Du vaisseau *Le Vengeur* à la frégate *La Sérieuse*

From the Ship *Le Vengeur* to the Frigate *La Sérieuse*

Olivier Ritz



Pour citer cet article

Olivier Ritz, « Du vaisseau *Le Vengeur* à la frégate *La Sérieuse* », *Fabula / Les colloques*, « Vigny poète », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document13120.php>, article mis en ligne le 05 Décembre 2024, consulté le 04 Juin 2025

Du vaisseau *Le Vengeur* à la frégate *La Sérieuse*

From the Ship *Le Vengeur* to the Frigate *La Sérieuse*

Olivier Ritz

« La Frégate *La Sérieuse* » paraît dans les *Poèmes* de 1829, c'est-à-dire dans le recueil qui réunit celui de 1822 et celui de 1826, constituant une première version de ce qui est aujourd'hui connu sous le titre *Poèmes antiques et modernes*. Il ne manque alors que les deux « Élévations » finales, pas encore écrites, et « Le Malheur », publié en 1822 mais repris seulement à partir de 1841. « Le Malheur » servait de conclusion au premier recueil, avec une dernière strophe commençant par cette question : « Malheur ! oh ! quel jour favorable / De ta rage sera vainqueur ? (v. 71-72, GF, p. 130) ». Le recueil de 1826 s'achevait par le « Le Cor » : « Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois ! » (v. 86, GF, p. 151). En 1829, c'est « La Frégate *La Sérieuse* » qui occupe cette position stratégique. Son importance était aussi rendue visible par la gravure de la page de titre. Sur cette image exceptionnelle — les autres recueils n'en comportent pas —, on voit le capitaine de *La Sérieuse* accroché à un pavillon tricolore en lambeaux au moment où sa frégate fait naufrage¹. Le 9 mai 1829, quelques jours avant la mise en vente du volume, le journal *Le Globe* met aussi ce poème en avant en l'imprimant intégralement.

Le poème raconte le dernier voyage de la frégate *La Sérieuse* et sa destruction par les navires anglais lors de la bataille navale d'Aboukir, le 1^{er} août 1798. La flotte de la jeune République française subit de lourdes pertes, si bien que la campagne d'Égypte, voulue par le Directoire et conduite par le général Bonaparte, commence par un désastre militaire. Si rien n'est dit dans le texte de Vigny de celui qui a depuis été empereur, le mouvement général reprend les étapes de l'événement historique, de l'élan de « la traversée » au « repos » trompeur et au « combat » fatal. Au moment où il a écrit son poème, en 1828, Vigny travaillait à un projet de roman sur *Les Français en Égypte* (voir Springstub, 2007), mais la documentation mobilisée pour connaître les détails de la campagne militaire de 1798 n'est pas la seule source d'un poème aux influences multiples. Vigny s'inspire de chansons, de poèmes et de romans de marins (voir *ÆC*, t. I, 1986 et Vigny, 1914). Edmond Estève dans son édition² relève notamment des emprunts au *Pilote*, roman de James Fenimore

¹ La gravure est de Charles Cousin, d'après un dessin de Tony Johannot. Elle figure sur la « seconde édition » annoncée en mai et sur la « troisième édition » annoncée en août.

Cooper dont le journaliste du *Globe* remarquait déjà la ressemblance avec « La Frégate *La Sérieuse*³ ». À Dieppe en 1827, Vigny a rencontré le poète écossais Thomas Campbell dont les odes célèbrent les victoires de la marine britannique. On a remarqué aussi la ressemblance du premier vers du poème avec celui du « Chant des pirates » de Louis-Marie Fontan⁴ et il faut peut-être mentionner aussi Victor Hugo. Dans une lettre du 15 avril 1828 qu'il lui adresse, Vigny cite le refrain de la « Chanson de pirates » des *Orientales* (« Dans la galère capitane / Nous étions quatre-vingt rameurs ») et il fait ce commentaire : « Voyez comme l'écho de vos beaux vers et de vos moindres chansons va loin » (Vigny, 1989, p. 294⁵). Ces inspirations suggèrent que l'imaginaire des aventures en mer a davantage compté dans la genèse du poème que son objet proprement historique.

Le contexte de la campagne d'Égypte s'éloigne encore davantage si l'on prend en compte deux motivations biographiques importantes. La première est l'histoire de l'oncle du poète, Joseph de Vigny, qui fut capitaine de frégate et dont le drame fut un combat perdu face aux Anglais pendant la guerre d'indépendance américaine en 1782. Contraint de se rendre et d'abandonner son navire, il avait ensuite été emprisonné en France. Christiane Lefranc remarque que le poète avait certainement connu et écouté cet oncle, qui mourut quand il avait quinze ans. Elle y voit non seulement un modèle pour « la plainte du capitaine⁶ », mais aussi une inspiration possible pour « La Prison » (Lefranc, 1982). La deuxième motivation biographique est encore plus personnelle : Vigny compose « La Frégate *La Sérieuse* » quelques mois après avoir abandonné la carrière militaire où il avait atteint le grade de « capitaine ». Dans une lettre à Paul Foucher du 20 avril 1828, il écrit :

Amoureux (mais en vain) de la gloire et de la gloire des armes, élevé au bruit des canons et des *Te deum* de Bonaparte, je n'atteigns l'âge de porter l'épée qu'en 1814, c'est-à-dire lorsqu'elle était inutile. Je la pris cependant, et j'entrai au service, que je viens de quitter, las d'attendre ces guerres que j'avais rêvées dans mon enfance et qui semblent refusées à ma génération (Vigny, 1989, p. 297).

L'actualité a pu enfin jouer un rôle. La bataille navale de Navarin a fait grand bruit en octobre 1827, mais elle a vraisemblablement moins marqué Vigny qu'un épisode

² Voir les notes sur « La Frégate *La Sérieuse* » (Vigny, [1826] 1914, p. 208-222) et la notice et les notes sur « La Frégate *La Sérieuse* » (CEC, t. I, p. 1014-1019).

³ Jules de Rességuier, dont l'identité est connue grâce à la lettre de remerciement que Vigny lui adresse le 20 mai 1829, écrit ceci : « Entre les pièces du recueil, en voici une qui nous a frappés ; le sentiment qu'elle peint est vrai ; et si l'on se rappelle les belles pages du *Pilote* de Cooper, et l'amour de *Tom-le-Long* pour son lougre, on trouvera que le poète français n'a pas moins bien exprimé que l'écrivain américain cette tendresse et cet orgueil de paternité que le marin ressent pour son vaisseau. » (*Le Globe*, 9 mai 1829, p. 294.)

⁴ « Qu'il était beau notre navire / Sur son chantier semé de fleurs » (Fontan, 1828).

⁵ La lettre montre que Vigny a eu connaissance du poème d'Hugo avant sa publication en janvier 1829.

⁶ Du côté de sa mère, Vigny venait aussi d'une famille de marins, alliée à la famille de Bougainville, célèbre pour ses explorations menées à bord d'une frégate nommée *La Boudeuse*. Voir Isay, 1956, p. 631.

de la guerre d'indépendance grecque survenu en novembre de la même année : un enseigne de vaisseau français nommé Bisson fait sauter son navire plutôt que de se rendre aux pirates qui l'ont attaqué. Vigny consigne l'événement dans son journal : « Bisson se faisant sauter avec les pirates qui ont pris son vaisseau pendant la nuit et le sommeil. [...] Il s'éveille, il combat ; puis se fait sauter, et se rendort sous les flots pour toujours. » (J, p. 886.)

Voilà bien des inspirations pour ce poème et autant de pistes de lectures pour son étude ! Dans un tel ensemble, le contexte historique de la bataille d'Aboukir peut sembler accessoire. Pourquoi Vigny a-t-il choisi une bataille navale de 1798, c'est-à-dire de la Révolution ? Le contexte de publication donne une partie de la réponse : Charles X est de plus en plus contesté à la fin de son règne. Un peu plus d'un an avant la Révolution de Juillet 1830, Vigny participe à l'expression d'une exigence libérale lorsqu'il célèbre les marins de la République et le pavillon tricolore. Son éditeur et le dessinateur de la page de titre ajoutent à la provocation, non seulement par la représentation du drapeau, mais aussi parce que le capitaine a les traits de Napoléon Bonaparte au pont d'Arcole⁷. En 1829, l'évocation de la gloire militaire exprime à la fois le regret d'un passé révolu et une aspiration au changement.

⁷ Il rappelle le tableau d'Antoine-Jean Gros, *Bonaparte au pont d'Arcole* (1796) et plus encore celui d'Horace Vernet, *La Bataille du pont d'Arcole*, exposé à Paris en 1826.

POÈMES
PAR M. LE COMTE
ALFRED DE VIGNY,
AUTEUR
DE
CINQ-MARS OU UNE CONJURATION SOUS LOUIS XIII.
TROISIÈME ÉDITION.



LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE.

PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE
DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9;
URBAIN CANEL, RUE J.-J. ROUSSEAU, N° 16;
LEVAVASSEUR, PALAIS-ROYAL.
M DCCG XXIX.

Les marins qui crient « Vive la patrie » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 182, GF, p. 171) incitent aussi à s'interroger sur une autre inspiration possible du poème en considérant la frégate *La Sérieuse* comme un avatar du vaisseau *Le Vengeur*. À la bataille navale du 13 prairial an II (1^{er} juin 1794), les marins de ce navire s'étaient illustrés, dit-on, par leur fin héroïque, préférant mourir plutôt que se rendre aux Anglais qui les avaient vaincus. Bertrand Barère avait rapporté le fait à la Convention et il avait invité les poètes à le célébrer, ce que beaucoup avaient fait. Vigny connaissait certainement cet épisode célèbre et vraisemblablement les poèmes qu'il avait inspirés à Parny, Marie-Joseph Chénier, Lebrun et Rouget de Lisle⁸.

Certes, la Restauration est un temps faible dans la postérité de cette tradition, mais un journal de février 1828 avait écrit : « La mort héroïque de l'enseigne de vaisseau Bisson est un des plus beaux actes de dévouement, après celui du vaisseau *Le Vengeur*, dont la marine française puisse s'enorgueillir » (*Le Messager des chambres*, 20 février 1828, p. 4). Il existait aussi une mémoire populaire de l'événement dont témoigne un spectacle représenté de 1820 à 1822 dans le Jardin du Delta, sorte de parc d'attractions installé au faubourg Poissonnière⁹. L'« Ode sur le vaisseau *Le Vengeur* » de Lebrun avait été rééditée en 1827. Quelques années plus tôt, elle avait été publiée dans un volume de poèmes sur les campagnes militaires françaises (*Victoires, conquêtes des Français*, 1821, p. 116). On y trouvait aussi « Le Chant des victoires » de Marie-Joseph Chénier dont une strophe commence par ces vers : « Lève-toi ! Sors des mers profondes, / Cadavre fumant du *Vengeur* » (p. 77). « Le vaisseau *Le Vengeur* » de Parny figurait quant à lui dans les *Œuvres choisies* publiées en 1826. Mais l'événement éditorial le plus susceptible d'avoir attiré l'attention de Vigny est la publication par Rouget de Lisle en 1824 de *Cinquante chants français*, volume où celui-ci a réuni ses propres compositions à d'autres chants. On y trouve « Les Héros du *Vengeur* » entre l'« Hymne des Marseillais », devenu bien plus tard l'hymne national, et « La Jeune captive » d'André Chénier ! Le chant présente aussi une autre particularité remarquable : il est une variante de « Roland à Roncevaux », composé en 1792 par Rouget de Lisle et publié en tête du recueil de 1825, dont il reprend le refrain : « Mourons pour la patrie ! / C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. » Vigny a-t-il lu le « Roland » de Rouget de Lisle avant d'écrire « Le

⁸ Voir aussi Cubières, *Le Calendrier républicain, poème suivi d'une Ode au Vengeur*, Paris, Tessier, an IV [1796], p. 12-20 ; contrairement aux autres, ce dernier poème ne semble pas avoir été réédité pendant la Restauration.

⁹ Voir par exemple *La Quotidienne*, 20 août 1820, p. 1 : « Jardin du Delta. — Grande fête extraordinaire, le vaisseau *Le Vengeur*, scène pyrotechnique ornée de combat, explosion ».

Cor » ? « La Frégate » prend en tout cas la place occupée par ce poème en 1826, la dernière du recueil. Une histoire de fin glorieuse prend le relai de l'autre.

Une défaite héroïque

Comme les poètes du *Vengeur*, Vigny transforme une défaite en victoire lorsqu'il écrit que les Anglais sont « Vaincus par notre mort » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 276, GF, p. 174). Rouget de Lisle joue du même renversement quand il écrit : « Approche, superbe vainqueur, / Approche, les vaincus t'attendent ». Comme ses prédécesseurs, Vigny s'écarte de la réalité des faits pour grandir la bataille et son issue : le récit historique qui lui a servi de source indique par exemple que la mer était trop peu profonde pour que *La Sérieuse* soit entièrement submergée (Vigny, 1914, p. 221). On peut remarquer aussi de nombreux traits communs aux poèmes du *Vengeur* et au « combat » de Vigny, même s'ils procèdent peut-être davantage d'un imaginaire commun que d'une filiation directe : ici le mot « étincelle », présent à la rime chez Lebrun comme chez Vigny, là le tableau saisissant de la destruction des navires. On lit ainsi chez Lebrun :

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Et dans le poème de Parny :

La voile déchirée aux vents laisse un passage ;
Le rapide boulet emporte le cordage ;
La vergue, sans appui, frappe les mâts rompus ;
Ils se brisent, et le navire
Au gouvernail n'obéit plus.

Si l'on retrouve les mêmes images chez Vigny (« Sans gouvernail, sans mât, on n'eût pu reconnaître / La merveille de l'art ! » — « La Frégate *La Sérieuse* », v. 263-264, GF, p. 174), la comparaison entre les textes révèle la recherche d'une plus grande précision matérielle dans « La Frégate ». Ainsi le mot poudre désigne-t-il chez lui l'explosif plutôt que le résultat indistinct de la destruction et les boulets sont « enchaînés », c'est-à-dire reliés deux à deux pour faire de plus gros dégâts : « Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes, / Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron » (v. 241-242, GF, p. 173).

La disproportion des forces en présence est un autre moyen de rendre le combat héroïque. Parny écrit :

Le Vengeur combat seul, de la ligne écarté.
 Quatre flottantes citadelles
 De leur canon sur lui dirigent tous les feux.

Vigny semble répondre par le cri indigné de son capitaine : « Trois vaisseaux de haut bord — combattre une frégate ! » (v. 233, GF, p. 173.) Il multiplie d'ailleurs les indications chiffrées, opérant un dénombrement des navires, des canons et des hommes que l'on retrouvera plus tard dans le roman *Quatrevint-treize* de Victor Hugo (livre II, chapitre VIII).

La forme même du « combat » sert l'écriture héroïque. Alors que les seize autres sections numérotées du poème comportent chacune un unique groupe de vers — strophe ou bloc comprenant entre douze et vingt-quatre vers — la section XVI est composée de vingt-deux quatrains aux rimes alternées. C'est l'une des formes possibles de l'ode héroïque telle que l'a pratiquée Lebrun pendant la Révolution. L'« Ode au vaisseau *Le Vengeur* » est, elle aussi, composée de quatrains d'alexandrins aux rimes alternées, avec une organisation métrique légèrement différente : 8, 12, 12 et 8 syllabes dans ce poème ; 12, 12, 12 et 6 syllabes chez Vigny. Les strophes III à XIV, réunies sous le titre « la traversée », forment une autre ode dans le poème puisqu'elles sont, selon la définition donnée par Brigitte Buffard-Moret, « semblables entre elles par le nombre et la mesure des vers, et destinée [...] à célébrer de grands événements ou de hauts faits » (Buffard-Moret, 1997, p. 135). L'heptasyllabe utilisé dans cette partie du poème, plus cadencé que l'alexandrin, rappelle plutôt les odes de Ronsard que celles des poètes de la Révolution, mais toujours il s'agit d'exprimer un élan et une forme d'enthousiasme que traduit notamment l'exclamation répétée : « Quel plaisir ! » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 101 et 113, GF, p. 169.)

La comparaison est l'un des procédés caractéristiques de l'écriture héroïque. Chez Lebrun, qui avait pris le nom de Lebrun-Pindare, elle est souvent mythologique et permet de convoquer dieux et héros dans le poème. Vigny privilégie pour sa part les comparaisons qui renvoient à la nature ou à des scènes que l'on pourrait qualifier de quotidiennes si l'on vivait dans le monde d'Homère. Dans la strophe X, la mer qui porte la frégate est comparée d'abord à un lion (« Comme un vieux lion abaisse / Sa longue crinière épaisse ») puis à une mère portant un berceau sur sa tête (v. 129-137, GF, p. 170). Pendant le combat, les boulets « S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes / Le coin du bûcheron » (v. 243-244, GF, p. 173). La comparaison la plus développée est celle du cygne, qui occupe les seize alexandrins de la section XV (« Le repos »). Elle est véritablement homérique ou épique, développant un tableau de la nature dont les beautés grandissent les objets du récit. Vigny utilise souvent des comparaisons de ce genre, lui qui veut donner « une forme épique » à « une pensée philosophique » (préface de 1837, GF, p. 59).

Le caractère héroïque de « La Frégate *La Sérieuse* » rend ce poème relativement exceptionnel dans l'œuvre de Vigny. On ne retrouve guère un tel élan que dans les deux élévations qui le suivent — mais alors la chute est plus terrible — et surtout dans « La Bouteille à la mer », ode au progrès et à la gloire d'un autre capitaine. De ce point de vue, les deux poèmes de marins de Vigny sont moins éloignés l'un de l'autre qu'on ne l'a parfois dit (*ŒC*, t. I, p. 1016). L'un et l'autre célèbrent une marche en avant et ce que Lebrun appelle un « naufrage victorieux ».

Ne mourons pas pour la patrie

Si les points communs entre « La Frégate » et les poèmes du *Vengeur* mettent en évidence cette caractéristique, les différences importent encore davantage. Les poètes de la Révolution évoquent tous les deniers « cri » des marins : « Vive la liberté ! » chez Lebrun, « France ! Liberté ! République ! » chez Parny et bien sûr le refrain de Rouget de Lisle : « Mourons pour la patrie ! ». Si les marins de Vigny crient eux aussi « Vive la patrie ! », c'est lorsqu'ils arrivent à « Alexandrie » après une traversée « sans avarie » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 181-183, GF, p. 171). L'illusion d'une conquête sans effort ni revers, soulignée par la rime, motive un cri patriotique qui n'est pas renouvelé au moment du naufrage. Les mots « Liberté » et « République » sont eux absents du poème. Certes, Vigny reprend un mot du calendrier républicain quand il évoque la journée « Du quinze Thermidor », mais le nom de ce mois rappelle alors un autre Thermidor, celui de la chute de Robespierre. Dans la deuxième section, l'énumération glorieuse des ports de France ne renvoie pas particulièrement à la Révolution, mais rappelle les *Vues des ports de France* réalisées par le peintre Joseph Vernet à la demande de Louis XV, sans même parler de la mention explicite de Richelieu : « Du grand Cardinal-Duc La Rochelle a la digue » (v. 38, GF, p. 167). L'éloge final de Toulon, plus glorieuse que les autres villes pour avoir « lancé la Sérieuse en mer », fait cependant signe vers des combats de la Révolution et peut-être même, à cet endroit du poème, vers Napoléon Bonaparte, qui y connut pour la première fois la gloire.

Les strophes les plus patriotiques sont la strophe XIV — celle de l'arrivée à Alexandrie, déjà mentionnée — et la strophe VII : aux noms des navires qui rappellent les combats pour l'indépendance de la Grèce antique (« Le Spartiate ») et de l'Amérique (« Le Franklin ») s'ajoutent les trois couleurs, « Le bleu, le blanc, l'écarlate », dont la valeur symbolique est soulignée par le vers suivant : « De cent mâts nationaux » (v. 95-96, GF, p. 169). Les trois couleurs ont été adoptées officiellement par la Révolution et utilisées d'abord dans la marine. Le combat de Prairial — celui du *Vengeur* — est d'ailleurs le premier où l'on a utilisé le nouveau

pavillon. Mais lorsque Vigny publie son poème, la France de la Restauration est revenue au drapeau blanc. On lit dans le poème de Lebrun : « Voyez ce drapeau tricolore / Qu'élève, en périssant, leur courage indompté » ; Parny écrit : « De tous côtés leur main déploie / Les pavillons aux trois couleurs » ; et Rouget de Lisle emploie le mot « pavillon » à plusieurs reprises. Chez Vigny même, le mot apparaît quatre fois. Pendant la traversée, c'est lui que suit l'escadre (v. 69, GF, p. 168) et que l'on voit « aller si vite » (v. 101, GF, p. 169). Il est ensuite un élément central de la fin du combat, mais alors Vigny s'éloigne de ceux qui célèbrent *Le Vengeur*. Les marins de 1794 se dressent au moment de mourir et ils élèvent leur drapeau. Le capitaine de *La Sérieuse* fait un geste opposé : « Et je revins tout seul me coucher sur la poupe / Au pied du pavillon » (v. 271-272, GF, p. 174). Le drapeau lui-même est à la fois submergé et renversé par le naufrage : « Mon pavillon noyé se montrait en dessous » (*ibid.*, v. 286). Pas de « joie » comme chez Parny et Rouget de Lisle à ce moment du récit, mais le gémissement du navire et les pleurs du marin. On est loin des poèmes du *Vengeur* et même de l'image de la page de titre du recueil de 1829, peu fidèle à la scène imaginée par Vigny.

Le capitaine disparaît auprès de son pavillon, mais pas *pour* celui-ci. Il n'est pas un « enfant de la patrie », mais un « vrai marin » (v. 144, GF, p. 170), c'est-à-dire si l'on en croit la définition qu'il donne dans la strophe XI, un homme sans patrie puisqu'il n'a ni père ni terre :

Ma naissance est un mystère ;
 Sans famille, et solitaire,
 Je ne connais pas la terre,
 [...]. (*ibid.*, v. 145-147).

Le capitaine meurt d'autant moins pour la patrie qu'il ne meurt pas du tout ! Au lieu de s'achever par la disparition du navire sous les eaux, dans une fin qui pourrait rappeler celle du « Déluge », le poème est relancé par l'ajout d'une section supplémentaire. Les marins du *Vengeur* refusaient de se rendre. Ceux de Lebrun s'indignaient à l'idée d'être faits prisonniers : « Captifs ! ... la vie est un outrage : / Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux ». Le capitaine de Vigny exprime certes un regret (« Hélas ! », v. 289, GF, p. 175), mais il se résigne quand il doit vivre sur un « ponton » (v. 291, *ibid.*), c'est-à-dire sur un bateau-prison. Il y a déjà chez lui quelque chose du Loup et de la Louve de « La Mort du Loup ». S'il est un homme de devoir (« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je », v. 283, GF, p. 174), il est aussi prêt à mourir que disposé à vivre.

La différence est grande avec le poème qui précède « La Frégate » : le Trappiste engage ses hommes au « martyr volontaire » (« Le Trappiste », v. 202, GF, p. 164) par fidélité à une cause politique. C'est lui, plutôt que le capitaine de *La Sérieuse*, qui reproduit le geste des marins du *Vengeur* : « Pour le Roi la couronne, et des

tombeaux pour nous. » (v. 227, GF, p. 165.) Faut-il en tirer des conclusions sur les partis pris politiques de Vigny ? On peut certes remarquer que la cause des rois est portée plus haut que celle du drapeau tricolore, mais on peut lire aussi « La Frégate » comme un correctif au « Trappiste ». L'héroïsme sage du capitaine est préférable à un héroïsme sacrificiel et vain. L'enseigne de vaisseau Bisson qui se fait sauter avec son bateau n'a pas servi d'exemple, non plus que les nombreuses morts héroïques de la bataille d'Aboukir. Jean-Joseph Ader, l'auteur de *l'Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie* que Vigny a consultée, raconte la fin de l'amiral Brueys (« Un amiral français, dit-il, doit mourir sur son banc de quart »), et celle « du jeune Casa-Bianca [qui] a voulu rester pour mourir avec son père » (Ader, 1826, p. 94-97¹⁰). Vigny mentionne à peine le nom du navire amiral qui a été le théâtre de ces deux sacrifices, l'« Orient » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 60, GF, p. 168). Il a préféré un héroïsme d'un autre genre, celui du capitaine qui, d'après les mots d'Ader, « se dévoua pour ses compagnons, en offrant de rester prisonnier, pourvu qu'on leur laisse la liberté » (Ader, 1826, p. 93). Dans le poème, il est repêché malgré lui, mais il a bel et bien assuré le salut des hommes qui lui restaient avant de se laisser couler : « Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 269, GF, p. 174).

La solitude du capitaine

Le Trappiste est entouré d'hommes prêts à mourir ensemble, ce que souligne le dernier vers du poème : « Amen ! dit l'assemblée en tombant à genoux. » (« Le Trappiste », v. 208, GF, p. 165). De la même manière, les poètes du *Vengeur* parlent des marins au pluriel et si Rouget de Lisle isole une voix — celle du « capitaine » dans le texte original de 1796 devenu un « matelot » dans l'édition de 1825 — c'est pour mieux mettre en valeur le chœur qui lui répond. Le poème de Vigny fait au contraire entendre la voix d'un seul homme.

Dans la strophe XII, cet homme a les attributs d'un roi. Par une étrange inversion symbolique, la cocarde révolutionnaire devient même sa couronne (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 153, GF, p. 171). Doit-on alors lire « La Frégate » comme l'histoire d'un roi ou d'un empereur déchu ? Le poème ne serait plus le récit littéral d'une défaite de la marine républicaine, mais l'allégorie d'un monarque qui, dans la section XVI, ne parvient plus à se faire obéir. Ce serait là encore un déplacement remarquable des motifs développés par les poètes du *Vengeur*. Tandis que Lebrun veut que la

¹⁰ Felicia Hemans a tiré de ce fait le poème « Casabianca » publié dans *The Monthly Magazine* en août 1826 et devenu relativement connu chez les Britanniques : « *The boy stood on the burning deck / Whence all but he had fled* ». Rien n'indique que Vigny en ait eu connaissance.

poésie « Entraîne les sceptres des rois », Vigny fait entendre la plainte de celui qui perd son royaume.

Mais le capitaine est plus sûrement une figure du poète, fût-il aussi un roi déchu, que la représentation d'un personnage historique. Il est un « solitaire » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 146, p. 170) dont la seule famille est sa frégate — « fille » (v. 163 et 219, GF, p. 171 et 173) et « enfant » (v. 140 et 284, p. 170 et 174) —, image possible de son œuvre. Il est à sa place sur la mer, où il peut donner libre cours à sa pensée, et il craint la terre, lieu des servitudes sociales. Et bien sûr il chante, ou du moins il fait entendre « la plainte du capitaine », comme l'indique le sous-titre du poème. Le je lyrique, plutôt rare dans les *Poèmes antiques et modernes*, est ici très présent pendant la traversée, à partir de la strophe XI, puis pendant le combat.

La dernière section fait aussi du capitaine un conteur, avec la présence exceptionnelle dans le recueil d'une deuxième personne qui peut être adressée à son public : « Votre voix m'anime et me flatte, / Aussi je vous dirai souvent » (« La Frégate *La Sérieuse* », v. 299-300, GF, p. 175). L'adverbe distingue encore une fois Vigny des poètes du *Vengeur*, qui disaient contribuer à la mémoire d'un événement unique. Chez Parry par exemple, la colonne qui doit être installée au Panthéon est le modèle de ce qu'accomplit la poésie :

Et sur l'immortelle colonne
Elle écrit vos noms glorieux.
Ces noms éclatant dans l'Histoire,
De nos jeunes marins orneront la mémoire.

Dans le poème de Vigny, le capitaine n'a pas de nom. La bataille est nommée au premier vers du « combat » (« Ainsi près d'Aboukir reposait ma Frégate », v. 201, GF, p. 172), mais son résultat importe peu. Les soldats du poème ont déjà pris les « Pyramides » (v. 211, *ibid.*) et ses lecteurs savent que d'autres batailles ont changé depuis le sort de la France. Seule reste « *La Sérieuse* » dont l'importance historique est nulle et qui sans « la plainte du capitaine » serait tout à fait oubliée. Reste surtout une répétition ou un retour qui contraste avec le finale solennel des poèmes du *Vengeur*. Grâce au destin prolongé du capitaine, les deux vers qui encadraient la première section peuvent être repris à la fin du poème : « Qu'elle était belle ma Frégate, / Lorsqu'elle voguait dans le vent ! » Ce qui importe n'est pas la mémoire d'un moment de rupture, mais le souvenir répété d'histoires touchantes. Le capitaine aime évoquer « souvent » sa frégate comme le poète du « Cor » se remémore l'histoire de Roland : « Âme des chevaliers, revenez-vous encor ? » (« Le Cor », v. 25, p. 150). Il aime aussi multiplier les histoires (« Nous causons de combats, de prises », v. 296, GF, p. 175) et pourrait bien reprendre à son compte les vers qui encadrent « La Neige » : « Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires / Des histoires du temps passé » (v. 1-2 et 68-69, GF, p. 146 et 148).

Alors que les poèmes du *Vengeur* sont des éloges funèbres, « La Frégate *La Sérieuse* » est un chant d'adieu. Les premiers sont collectifs et solennels : ils relèvent des genres de l'ode, nous l'avons vu, ou encore de l'hymne ou du panégyrique. Le poème de Vigny est une « plainte » qui, par son pseudo-refrain et ses strophes d'heptasyllabes aux triples rimes, a quelque chose d'une chanson. Chant d'adieu, donc, à la première personne (« Adieu donc, mon enfant », v. 284, GF, p. 174) ou plutôt chant d'au revoir et chant à réentendre, puisque le capitaine reste là pour le reprendre.

La survie du capitaine ne fait cependant pas disparaître la gloire. Elle subsiste par des mots, par des images et aussi par la forme de ce que Vigny désigne lui-même comme un « poème », c'est-à-dire comme une épopée. La gloire n'est pas celle du mythe — celui du vaisseau *Le Vengeur* (voir Schneider, 2005) ou un autre — mais précisément celle de l'épopée qui, dit Esther Pinon, « ouvre la voie d'un héroïsme à taille humaine » (Pinon, 2024, p. 15).

Dès lors, la Révolution peut appartenir au présent. Elle n'est pas une rupture passée, un événement catastrophique ou admirable, mais la manifestation d'un problème contemporain traité dans « Le Trappiste » et « La Frégate », mais aussi dans « Le Bal » et plus tard — à partir de 1837 — dans « Les Amants de Montmorency » et « Paris ». La Révolution de Juillet 1830 et l'écriture de *Stello* ont fait évoluer le point de vue de Vigny sur les faits historiques¹¹, mais toujours il travaille la tension entre l'aspiration (à la gloire, au progrès, au bonheur...) et la certitude du naufrage.

¹¹ Comme l'écrit Sophie Vanden Abeele-Marchal dans son édition de *Stello*, Vigny a « été profondément influencé par la lecture » de deux articles du *Globe*, les 9 et 13 juillet 1831. (Vigny, 2019, p. 79.)

BIBLIOGRAPHIE

- Ader Jean-Joseph Ader, *Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie*, A. Dupont et Cie, 1826.
- Barère Bertrand, *Rapport sur l'héroïsme des Républicains montant le vaisseau Le Vengeur*, 21 messidor an II (9 juillet 1794).
- Buffard-Moret Brigitte, *Précis de versification* (1997), Nathan/VUEF, 2001.
- Chénier Marie-Joseph, « Le Chant des victoires », *Moniteur universel*, 27 thermidor an II-14 août 1794.
- Fontan Louis-Marie, « Chant des pirates », *Le Mercure du dix-neuvième siècle*, tome XIII, 1826, p. 573-576.
- Isay Raymond, « Vigny, la mer et les marins », *Revue des deux mondes*, 1956, p. 628-650.
- La Quotidienne*, 20 août 1820.
- Le Globe*, 9 mai 1829.
- Le Messager des chambres*, 20 février 1828.
- Lebrun Ponce-Denis Écouchard, « Ode sur le vaisseau *Le Vengeur* », *Décade philosophique, littéraire et politique*, 10 ventôse an III (28 février 1795).
- Lebrun Ponce-Denis Écouchard, « Ode sur le vaisseau *Le Vengeur* », *Œuvres de Lebrun*, t. I, Lemoine, 1827, p. 158-160.
- Lefranc Christiane, « La Frégate, le Malheur, la Prison... », *Association des Amis d'Alfred de Vigny*, bulletin n° 12, année 1982-1983, p. 19-44.
- Parny Évariste, « Le vaisseau *Le Vengeur* », *Journal de Paris*, 1^{er} thermidor an II-19 juillet 1794.
- Parny Évariste, « Le vaisseau *Le Vengeur* », *Œuvres choisies de Parny*, vol. 3, Lemoine, 1826, p. 54.
- Pinon Esther, « Introduction, Vigny, poème pensés et rêvés », dans Esther Pinon (dir.), *Lecture des poésies d'Alfred de Vigny. Poèmes antiques et modernes, Poèmes philosophiques*, Rennes, PUR, 2024.
- Rouget de Lisle Claude Joseph, « Les Héros du *Vengeur* », dans *Essais en vers et en prose*, P. Didot l'aîné, 1796, p. 123-126.
- Rouget de Lisle Claude Joseph, « Les Héros du *Vengeur* », dans *Cinquante chants français*, Pleyel et fils aîné, l'auteur, 1825, p. 89.
- Rouget de Lisle Claude Joseph, « Roland à Roncevaux », dans *Cinquante chants français*, Pleyel et fils aîné, l'auteur, 1825, p. 1-6.
- Schneider Herbert, « Le Mythe du vaisseau *Le Vengeur* de 1794 à 1951. Textes – Images – Musique », *Acta Musicologica*, vol. 77, n° 1, 2005, p. 71-121.
- Springstube Lisa, *En Égypte avec Vigny. Le roman inachevé L'Almeï, scènes du désert*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2007.

Victoires, conquêtes des Français de 1792 à 1815. Couronne poétique, C. L. F. Panckoucke, 1821.

Vigny Alfred de, *Poèmes*, Paris, Gosselin, 1829.

Vigny Alfred de, *Poèmes antiques et modernes* (1826), éd. Edmond Estève, Paris, Hachette, 1914.

Vigny Alfred de, *Journal d'un Poète*, dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. Fernand Baldensperger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1948 [désigné J].

Vigny Alfred de, *Œuvres complètes*, t. I, *Poésie et théâtre*, éd. François Germain et André Jarry, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986 [désigné *ŒC*, t. I].

Vigny Alfred de, *Correspondance*, t. I, 1816-juillet 1830, dir. Madeleine Ambrière, Paris, PUF, 1989.

Vigny Alfred de, *Stello*, éd. Sophie Vanden Abeele-Marchal, Paris, Classiques Garnier, 2019.

Vigny Alfred de, *Œuvres poétiques*, éd. Jacques-Philippe Saint-Gérard, Paris, Flammarion, coll. « GF », (1978) 2021 [désigné GF].

PLAN

- [Une défaite héroïque](#)
- [Ne mourons pas pour la patrie](#)
- [La solitude du capitaine](#)

AUTEUR

Olivier Ritz

[Voir ses autres contributions](#)

Université Paris Cité – CÉRILAC, olivier.ritz@u-paris.fr